



HOMMAGE A MME EUGENIE C***

" De leur couronne virginal
Mes cheveux toujours protégés
Ne furent jamais dérangés
Que par la brise matinale.

" Mon père seul a caressé
Ce front d'où mon voile retombe,
Mes lèvres n'ont jamais pressé
Que les ailes de ma colombe.

" Le jour où, soumise à ses lois,
Je suivrai l'époux que j'ignore,
Il me verra, naïve encore,
" Rougir pour la première fois."

MME EMILE DE GIRARDIN.

Jeune fille, pour toi je réveille ma lyre
Au chant respectueux que ta vertu m'inspire,
Car c'est un des devoirs de tout barde chrétien
Que de faire en ses vers la louange du bien.
Eufant, présente-moi ton front chaste et modeste,
Où la pudeur reluit comme un reflet céleste.
Je veux le couronner, montrer à tous les yeux
Combien une vertu rend un front gracieux.
J'aimerais de ton cœur ouvrir la page entière,
Pour y montrer comment l'amour et la prière
Peuvent harmoniser, sous le rayon divin,
Le devoir au plaisir, l'angélique à l'humain.
Je t'offre comme exemple à toute demoiselle,
Car ce sont les vertus qui font la femme belle.
La franchise en tes yeux trahit tes sentiments,
Et tu mènes tant d'âme à tes discours charmants,
Que l'on peut toujours voir au fond de ta pensée.
Comme au sein de l'éther quand la nue est passée,
Delicatesse, amour, candeur, humilité
Ryonnent dans ton être et forment ta beauté.
Comme au moindre contact la vive sensitive
Referme en un moment sa corolle craintive
Tu ne pourrais souffrir l'effacement du mal
Sans que l'incautat brille à ton front virginal,
Puisses tu, jeune fille, aux luttes de la vie
Garder comme un trésor ces vertus qu'on t'envie.
Hé as ! l'homme est toujours pur et tendre au matin,
Mais souvent ne l'est plus même avant son déclin.
Sois puissante d'amour et forte d'espérance ;
Prie avant que ton cœur se brise à la souffrance ;
Prie et crains ce vain monde où l'on joue à l'affront ;
Prie et passe toujours avec des fleurs au front !

Albert Feland

LE MEDECIN

HASSÉ de cet Eden délicieux où son Créateur avait bien voulu le placer, en le comblant de biens sans nombre et d'un bonheur sans mélange, l'homme, courbé sous le poids de sa grave désobéissance, soumis à mille misères, s'en va par la terre, maudit par Dieu en son travail. Que de mauvais penchants éclosent en lui ! Que de remords ? que d'afflictions viennent l'assassir ! Mais, par un sentiment naturel qu'il ressent au fond de son cœur, par la connaissance de son Seigneur qui s'est révélé si bon et si juste, l'homme s'émeut du malheur de l'homme, et plus tard le catholicisme ravive le feu de cette charité par le sang de Jésus-Christ.

Chaque souffrance a son remède. En indiquant le ciel, le prêtre met le baume divin sur les plaies de l'âme, et répand la semence des saintes vertus qui doivent croître à mesure que le chrétien avance dans le sentier qui y conduit ; le riche ouvre sa porte au pauvre et lui donne l'abri, le vêtement et le pain ; le fort essuie les sueurs du faible et l'aide en son labeur ; et le médecin guérit les maux de l'humanité déchue.

A peine adolescent l'élève sent s'éveiller en son

cœur une grande admiration pour cette vocation qu'il entrevoit pleine d'attrait, belle entre toutes. Voilà désormais le but qui, de bonne heure, le rend sérieux, sage et d'une application qui ne lui laisse pas perdre une minute de son temps.

Il sort du collège, libre dans la vaste arène de ce monde où se livrent toutes sortes de combats. Bien des voies brillantes s'ouvrent devant lui, Il pourrait entrer au barreau, s'y illustrer par son savoir ou son éloquence ; en servant son pays, il pourrait, dans l'art militaire, se couvrir de lauriers glorieux. Mais il ne court pas après la gloire, non plus après les richesses.

Il aperçoit un champ où il peut satisfaire les ambitions de son âme chrétienne. Son désir a toujours été de travailler pour sa patrie en soulageant les malades, en les guérissant. Il ne se laisse éblouir par aucun éclat, et muni d'un brevet, fruit de tant de fatigues, qui le remplit de joie et d'espérance, il entre à l'université, et pendant quatre longues années s'adonne aux pénibles études de la science d'Esculape. De combien de plaisirs il se prive, de ces plaisirs qui font le charme de la vie d'un trop grand nombre de jeunes hommes qui ne se soucient guère d'autre chose !... Après ses travaux excessifs, la récompense est son diplôme qui lui permet de parcourir ce chemin, où son cœur tressaille à la seule pensée du bien qu'il pourra faire à ses semblables.

Il s'est tracé la ligne du devoir, il ne dévie pas. Soucieux de pénétrer dans ce labyrinthe scientifique où devant chaque pas se découvrent de nouvelles maladies qui demandent de nouveaux remèdes, il ne manque pas un moment d'agrandir en lui les connaissances qui peuvent servir au soulagement d'autrui.

Voyez-le, toujours prêt à l'appel, jour et nuit, par les temps de pluie, de neige, par les froids les plus rigoureux, par les chemins impraticables, quelquefois dans de mauvais véhicules qui menacent de se briser, voyez-le, oubliant la nourriture pour réparer ses forces, se rendre à des distances éloignées.... Il considère son patient avec une sollicitude admirable, s'informe, ne laisse aucun détail pour bien connaître le mal et le combattre avec les armes nécessaires.

Au milieu de l'immense bonheur qu'il ressent d'avoir rendu au père et la mère et l'enfant, d'avoir conservé leurs parents à de pauvres petits êtres dont il a entendu les sanglots à la veille de devenir orphelins, d'avoir ramené le frère et la sœur dans les bras l'un de l'autre, il accepte la modique somme que le riche verse en sa main. Si les richesses le favorisent, il les emploie à faire la volonté de notre Père à tous. Sans être appelé, il se dirige vers le pauvre que la souffrance et la honte retiennent, nécessiteux en sa chaumiére ; il s'enquiert, et avec les médicaments qui l'aideront à revenir à la santé, lui porte les aliments dont il le sait avoir encore plus besoin.

Il se réjouit au son de la cloche qui annonce l'entrée au monde et la régénération d'un chrétien, et pleure, quelques heures après, en entendant le glas qui publie le départ d'un pèlerin qui vient de terminer sa course.

Voyez-le, durant les maladies contagieuses et les épidémies : il ne se souvient plus de lui, il vole au plus fort du danger, s'ingénie à découvrir les moyens d'enrayer le fléau, ne regarde aucun trouble, prodigue ses avis pour les précautions hygiéniques, se multiplie pour répondre au besoin et donne l'exemple du plus beau dévouement.

Oui, le médecin est grand devant les hommes ! Dans l'exercice de son ministère, encore plus rempli du désir du salut des âmes que de la guérison corporelle, après avoir reconnu l'inutilité des remèdes, avec des paroles d'une bonté touchante, il avertit le moribond de la gravité de son état, lui conseille pieusement de demander le prêtre, pour recevoir les sacrements de la vie éternelle qui pourront aussi influer sur sa santé, et le ramener à la vie présente. Si c'est un infidèle, il le presse de se reconnaître en lui prouvant les erreurs où il a vécu jusqu'à ce jour et la miséricorde infinie de Dieu.

Que de tristes scènes se passent sous ses yeux ! Que de douleurs morales il dévoile sous le masque des douleurs physiques ! Son cœur s'émeut des confidences qu'on lui fait, et des peines que sa

sensibilité lui découverte quand on voudrait les lui cacher. Il verse des larmes avec ceux qui gémissent ou sur la mort d'un être cher ou sur quelqu'autre grand malheur, les aide de ses sages et tendres conseils, et réussit à guérir des chagrins qui peut-être les auraient conduits au tombeau.

Afin qu'il soit un instrument dans ses mains adorables, le Seigneur se plaît à le protéger visiblement, à lui faire comme un bouclier de son abnégation : on dirait, pendant longtemps, que la mort ne peut rien contre lui.

Oui, le médecin a bien du mérite devant Dieu !

Il a vieilli, ses cheveux ont blanchi, ses jambes plient sous le fardeau des infirmités dont il n'est pas plus exempt que les autres. Il s'est usé dans les sacrifices, au service de ses nobles fonctions, mais malgré sa vieillesse, il n'est jamais sourd à la voix qui réclame ses soins. Il oublie son état, et mu plutôt par la charité qui lui donne une seconde vigueur, il exerce son ministère jusqu'à la mort, jusqu'à la mort qui vient à lui douce et calme, fidèle image de sa vie.

Et quand la cloche tinte au clocher de la paroisse pour annoncer la fin de cet homme vertueux, que tout le monde a aimé, un profonde, regret saisit le cœur des paroissiens. *Pertransivit benefaciendo* : et leurs pleurs silencieux disent qu'ils comprennent la perte qu'ils viennent de faire.

Une foule nombreuse l'accompagne à sa dernière demeure. Il a laissé sur la terre un exemple sans tache à suivre pour ceux auxquels est dévolue sa sublime vocation, et, du tertre en fleurs où il sommeille, de continues prières de reconnaissances montent au ciel pour le repos de son âme.

Augustin Zellis.

LA PEUR

Avez-vous jamais eu peur ? Avez-vous enduré ces terribles souffrances que cause la peur ? Non, n'est ce pas ; on n'avoue pas cette passion basse qui dégrade l'homme et dont il peut si difficilement s'affranchir.

Il me souvient d'une peur extraordinaire, folle, que j'ai eue étant enfant, à sept ans. Il était huit heures du soir, et l'on venait de me coucher dans mon petit lit, dans la chambre de mes parents.

Eux, étaient à table avec des amis. La salle à manger communiquait directement avec la chambre, et on avait laissé la porte entr'ouverte. Je tardais à m'endormir, suivant curieusement la conversation qui se tenait à côté. J'entendais mon père parler de la pêche qu'il ferait le lendemain, car c'était un grand et bon pêcheur.

Une fenêtre faisait face à mon lit, et machinalement je regardais du côté de cette fenêtre.

Tout à coup, un nuage qui couvrait la lune glissa et un rayon de clarté entra dans la chambre.

Je sautai sur mon lit, pour retomber bientôt anéanti, pâle,—je devais être pâle. Ce dont je me souviens bien, c'est que mes dents claquaient furieusement. Derrière le rideau de la fenêtre, je venais d'apercevoir le corps d'un homme.

A la vérité, je ne voyais pas le corps tout entier. Ce n'était qu'un demi-corps, un bas de corps ; mais je me représentais parfaitement le haut, que l'épaisseur du rideau devait me masquer.

Vite je pris les précautions usitées en pareil cas par les enfants pour se soustraire au danger qui paraît les menacer : je levai mon drap sur ma tête.... Alors je me calmais.

Au bout de quelques instants, je hasardai un œil, puis les deux. L'homme était toujours là.

Mes tremblements me reprirent, j'assayai d'apeler, mais je ne pus articuler aucun son. De temps en temps, l'homme remuait légèrement. Je m'attendais à le voir sortir d'un moment à l'autre de sa cachette et fondre sur moi pour m'étrangler. Qui sait ? Peut-être me plongerait-il dans le corps un long couteau.

Je frissonnais à cette sinistre pensée. Dans la salle à manger, on causait : les éclats de rire arri-